

Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Band: 20 (1875)
Heft: 1

Artikel: Le siège de Belfort et la campagne de l'Est [suite]
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-347600>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 18.10.2024

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

REVUE MILITAIRE SUISSE

N° 1.

Lausanne, le 1^{er} Janvier 1875.

XX^e Année.

SOMMAIRE. — **Le siège de Belfort et la campagne de l'Est** (avec une carte). (*Suite.*) — **Manceuvres de la 26^e division allemande (wurttembergoise), XIII^e corps, en 1874.** Rapport au Département militaire fédéral, par A. Melly, capitaine aux guides. (*Fin.*) — **Protocole de l'assemblée des délégués de la Société des officiers suisses à Olten le 24 septembre 1874.** — **Nouvelles et chronique.**

AVIS.

La *Revue militaire suisse* continuera à paraître en 1875 comme en 1874. Pendant cette importante année de réorganisation elle comptera sur les sympathies et l'appui des officiers suisses plus encore que précédemment.

Les personnes qui ne refuseront pas ce premier numéro seront considérées comme abonnées pour l'année courante. Les abonnements seront perçus en remboursement au mois de février.

LE SIÈGE DE BELFORT ET LA CAMPAGNE DE L'EST.

(*Suite.*) (1)

Bordeaux, 25 janvier 1871, 1 h. 30 matin.

Le ministre de la guerre au général Bourbaki, à Besançon.

3256. Sans nouvelles de vous ce soir, je reviens avec une nouvelle insistance sur la nécessité pour vous de vous dégager vainqueur. Il faut que vous quittiez Besançon avec les corps que j'ai indiqués dans ma précédente dépêche et que vous vous portiez vers la région que j'ai également indiquée. A vous de déterminer le moment et la direction de votre mouvement, mais il est nécessaire qu'il se fasse à bref délai; cela est nécessaire non-seulement au point de vue militaire, mais encore pour rassurer le pays qui commence à être inquiet sur le sort de votre armée

Signé : DE FREYCINET.

Besançon, 25 janvier 1871, 3 h. 30 soir.

Général Bourbaki à guerre Bordeaux.

J'éprouve le besoin d'insister près de vous sur les dangers que présenterait toute opération de la 1^{re} armée sur Nevers, Auxerre ou Tonnerre, quelque désirable qu'en soit la réalisation.

L'état moral de l'armée est très peu solide; elle ne pourrait enlever Dôle. En outre il nous faudrait passer entre deux rivières occupées par l'ennemi, exécuter ainsi une double marche de flanc, passer la Saône à Auxonne, et, pour peu que l'ennemi, profitant de cette situation, menaçât nos derrières, accepter le combat ayant la Saône à dos, avec un seul point de passage.

L'ennemi ne peut se concentrer aussi rapidement sur l'une de ses ailes que sur son centre, et plus il me suivra vers le sud, plus il découvrira sa propre ligne de communication.

Si je puis le devancer à Salins, mon mouvement se trouvera réduit comme distance, comme difficulté de routes que couvre la neige, et comme temps.

(1) D'après l'ouvrage du colonel Lecomte. Voir nos nos 22, 23 et 24 de 1874.

J'ai dirigé ce matin trois colonnes. La division Cremer, la réserve générale de l'armée et une division du 20^e corps, qui s'arrêteront sur les bords de la Loue à Cléron et Ornans et qui continueront leur route demain, soit dans la direction de Salins, soit dans celle de Pontarlier, suivant les circonstances.

Ma grande préoccupation est d'assurer la subsistance des hommes. Elle serait bien réduite si Besançon possédait toutes les ressources que j'avais demandé d'y accumuler. L'intendant Friand prétend vous avoir signalé à diverses reprises l'impossibilité d'atteindre le résultat voulu, à cause de l'encombrement des voies ferrées.

Il importe peu qu'il soit ou non responsable de cet état de choses, il ne m'en cause pas moins une situation extrêmement difficile. Je reçois votre télégramme de cette nuit réclamant des nouvelles. Je vous ai télégraphié hier soir à 8 heures 30 et à 9 heures, et cette nuit à minuit 45.

Quant à présent je ne puis que chercher à me dégager et non à percer la ligne ennemie.

Guerre à général Bourbaki, Besançon. — Extrême urgence.

Bordeaux, le 25 janvier 1871, 2 heures du soir.

Vos dépêches chiffrées d'hier au soir ne sont arrivées ici que ce matin après dix heures. Elles n'ont été déchiffrées et je n'ai pu en prendre connaissance que vers une heure. Je m'empresse d'y répondre.

Je suis tombé des nues, je l'avoue, à leur lecture. Il y a huit jours à peine, devant Héricourt, vous me parliez de votre ardeur à poursuivre le programme commencé ; et aujourd'hui, sans avoir eu à livrer un seul nouveau combat, après avoir fait des mouvements à peine sensibles sur la carte, vous m'annoncez que votre armée est hors d'état de marcher et de combattre, qu'elle ne compte pas trente mille combattants, que la marche que je vous conseille vers l'Ouest ou le Sud est impossible et que vous n'avez d'autre solution que de vous diriger sur Pontarlier. Enfin, vous concluez par me demander mes instructions.

Quelles instructions voulez-vous que je donne à un général en chef qui me déclare qu'il n'y a pas d'autre parti à prendre ? Puis-je, je vous le demande, prendre la responsabilité d'un de ces échecs qui suivent trop souvent la détermination qu'on impose à un chef d'armée ? Je ne puis que vous manifester énergiquement mon opinion, mais je n'ai pas le droit de me substituer à vous-même, et la décision, en dernier lieu, vous appartient. Or, mon opinion, c'est que vous exagérez le mal. Il me paraît impossible que votre armée soit réduite au point que vous dites. Le commandement d'un bon chef ne peut pas, en si peu de temps, laisser une telle démoralisation s'accomplir. Je crois donc que, sous l'impression de votre dernier insuccès, vous voyez la situation autrement qu'elle n'est. En second lieu, je crois fermement que votre marche sur Pontarlier vous prépare un désastre inévitable. Vous n'en sortirez pas. Quelle que soit la direction que vous preniez pour sortir de Pontarlier, l'ennemi aura moins de chemin à faire que vous pour vous barrer le passage.

Ma conviction bien arrêtée, c'est qu'en réunissant tous vos corps et vous concertant au besoin avec Garibaldi, vous seriez pleinement en force pour passer soit par Dôle, soit par Mouchard, soit par Gray, soit par Pontaillier (1). Vous laisseriez ensuite le 24^e corps et Cremer en relation avec Garibaldi, et vous continueriez votre mouvement en prenant autant que possible pour objectif les points indiqués dans mes dépêches précédentes et, si l'état de votre armée ne permettait réellement pas une marche aussi longue, vous vous dirigeriez vers Chagny pour y stationner ou pour vous y embarquer. Remarquez que dans la position que vous allez prendre, vous ne couvrirez pas même

(1) Pontaillier sur Saône ne doit pas être confondu avec Pontarlier qui est du côté opposé.

Lyon. Telle est, général, mon opinion ; mais, je le répète, c'est à vous seul de décider en dernier ressort, car vous seul connaissez l'état physique et moral de vos troupes et de leurs chefs.

Guerre à général Bourbaki, Besançon. — Extrême urgence.

Bordeaux, le 25 janvier, 4 heures 55 m. du soir.

Plus je réfléchis à votre projet de marche sur Pontarlier, et moins je le comprends. Je viens d'en parler avec les généraux du ministère, et leur étonnement égale le mien. N'y a-t-il point erreur de nom ? Est-ce bien Pontarlier que vous avez voulu dire ? Pontarlier près de la Suisse ? Si c'est là, en effet, votre objectif, avez-vous envisagé les conséquences ? Avec quoi vivrez-vous ? Vous mourrez de faim certainement. Vous serez obligé de capituler ou d'aller en Suisse. Car pour vous échapper je n'aperçois nul moyen. Partout vous trouverez l'ennemi devant vous et avant vous. Le salut, j'en suis sûr, n'est que dans les directions que j'ai indiquées, dussiez-vous laisser vos *impedimenta* derrière vous et n'emmener avec vous que vos troupes valides. A tout prix, il faut faire une trouée. Hors de là vous vous perdez.

Les raisonnements de ces dépêches ne manquaient pas de sagesse ; mais les gourmandes étaient de trop. La triste nécessité dominait tout, était plus forte que les plus beaux plans, et notamment que ceux faits à grande distance de la débâcle en cours. Malgré son désir d'obéir aux ordres du gouvernement, Bourbaki dut persister dans sa résolution. Au moins il en avait pris, comme on l'a vu dans ses dépêches du 24, toute la responsabilité en offrant à plusieurs reprises sa démission plutôt que de tenter autre chose. Cette démission fut acceptée dès le 24 au soir ou le 25, et le général Clinchant, commandant du 20^e corps, fut éventuellement désigné pour lui succéder.

Bourbaki ne connaissait peut-être pas encore cette décision, quoiqu'il en eût sans doute quelque pressentiment, lorsqu'il fit commencer la retraite le 26 janvier au matin. Il « voulut, dit M. l'ancien sous-préfet Beauquier, y présider lui-même, et pendant toute la journée il se tint sur la route de Besançon à Ornans, les pieds dans la neige, et organisa le défilé des troupes et des convois. On ne remarqua rien d'extraordinaire dans sa physionomie, si ce n'est une teinte de tristesse un peu plus prononcée ; mais les événements la motivaient suffisamment pour qu'on n'eût pas à s'en étonner. Le soir venu, il se retira dans la maison qu'il habitait à Besançon, au coin de la rue Sainte-Anne, et à peine y était-il entré qu'il se tirait un coup de pistolet dans la tête.

« La dépêche qui annonçait à Bordeaux cette triste nouvelle se croisa avec celle qui portait le remplacement de Bourbaki par le général Clinchant » (1).

Cette dernière dépêche, datée du 25 au soir, croyons-nous, faisait appel à toute l'énergie du nouveau commandant en chef pour éviter la retraite sur Pontarlier. Il n'était plus temps. Le général Clinchant reconnut que les choses étaient trop engagées, et

(1) Ouvrage cité, pages 185-186.

il le fit savoir à Bordeaux le 27 janvier. L'avant-garde française atteignait déjà Ornans, et ses derrières étaient tenus non plus par quelques coureurs ennemis, mais par les masses même du général de Werder et de Manteuffel, aspirant à répéter Sedan sur la frontière suisse.

Pour bien apprécier les graves effets de l'entrée en ligne de l'armée de Manteuffel, il nous faut retourner en arrière et suivre dès la mi-janvier la marche aussi habile qu'heureuse de cette armée à travers la Côte-d'Or et le Jura.

Le général Manteuffel avait pris son nouveau commandement le 12 janvier à Châtillon-sur-Seine, après avoir reçu des instructions verbales du comte de Moltke à Versailles, le 10 janvier. Le 13 ses troupes avancées atteignaient Montbard—St-Marc—Lengley—Aubepierre; le 14 le gros s'ébranlait dans la même direction, c'est-à-dire sur Vesoul, en passant entre les places françaises de Dijon et de Langres, qui furent observées par des détachements de flanqueurs. A cet effet le II^e corps, qui tenait la droite, fit faire des diversions dans la direction de Dijon par les brigades Kettler et Danneberg, tandis que le VII^e corps, à la gauche, et notamment la 14^e division, lança des colonnes contre Langres. Le 18, après quelques chaudes escarmouches aux deux ailes et surtout aux environs de Dijon contre les Garibaldiens, sans que la marche à travers la Côte-d'Or en eût été ralentie, le II^e corps se trouvait entre Fontaine-Française et Is-sur-Tille, le VII^e plus en avant entre Dampierre et Champlitte, le grand quartier-général à Prauthoy. Là Manteuffel apprit les événements du 17 sur la Lisaine et la retraite française du 18. Il se décida aussitôt à faire la conversion à droite qu'il avait en vue depuis quelques jours dans cette éventualité, et à marcher tout d'abord sur Gray. Pour le 19, il donna donc les ordres suivants :

« Le gros du VII^e corps atteindra de son aile droite Dampierre; les avant-gardes reconnaîtront les passages de la Saône sur le front et rétabliront les ponts, s'il y a lieu. L'aile gauche poussera ferme sur Vesoul et s'efforcera de faire jonction avec le colonel Willisen vers Luxeuil et St-Loup. On continuera à observer la direction de Langres.

« Du II^e corps le gros s'avancera sur Fontaine-Française et Autray, l'avant-garde sur Gray, qu'elle enlèvera, s'il le faut, et occupera. Une brigade restera vers Til-Châtel pour reconnaître les environs de Dijon. Le général Kettler (maintenant vers Montbard) s'avancera de manière à être le 20 vers St-Seine et Sombernon (4). »

(4) Die Operationen der Süd-Armee im Januar und Februar 1871. Nach den Kriegsakten des Obercommandos der Süd-Armee, von Hermann Graf Wartensleben,

Ces divers mouvements, y compris l'occupation de Gray par la 3^e brigade, purent s'effectuer sans résistance ni obstacles. Les ponts n'étaient pas même détruits. Le quartier général s'avança de Prauthoy à Fontaine-Française. Les trains durent faire le détour en chemin de fer par Epinal, base générale de la région de l'Est, pour être mieux assurés contre les francs-tireurs.

Le 18 au soir ces mesures furent annoncées au général de Werder en ces termes : « Je serai le 20 avec mes forces principales vers Gray et en avant pour attaquer en flanc la retraite ennemie ou l'arrêter. Je prie V. E. de prendre l'offensive avec toutes les forces disponibles, en ne laissant devant Belfort que celles nécessaires au siège, afin qu'on obtienne des résultats décisifs. »

Depuis ce moment, c'est-à-dire dès le 20, le général Manteuffel dirigea aussi les opérations de Werder, qui commençaient à se relier à celles des VII^e et II^e corps.

Ce jour-là, 20 janvier, le II^e corps concentra son gros au sud de Gray, pendant que son avant-garde délogeait quelques francs-tireurs de Pesmes, y rétablissait les ponts de l'Ognon détruits par Werder, et prenait possession de la rive gauche. En flanqueurs de droite contre Dijon se trouvaient la 7^e brigade, du Trossel, avancée de Mirebeau contre Essertenne sur la Saône, et la 8^e, Kettler, se concentrant autour de St-Seine et Sombornon pour attaquer Dijon le lendemain.

Le VII^e corps atteignit, de son avant-garde, Antoreille sur la route de Gray à Besançon, où elle dissipa aussi quelques groupes de francs-tireurs. Le grand état-major s'avança à Gray.

Le 21 janvier le II^e corps se porta à Montmirey et à Pesmes avec le grand quartier-général, moins la brigade Kettler restée devant Dijon pour attaquer cette ville, comme nous le dirons tout à l'heure. L'avant garde du corps, brigade Koblinski avec deux batteries, enleva Dole, après un chaud combat de rue contre la garde nationale de la localité, sans artillerie. Le beau pont du Doubs y fut trouvé intact ainsi qu'un grand matériel de chemins de fer dont 250 wagons de provisions, trouvaille très précieuse à l'armée allemande.

L'aile gauche, VII^e corps, atteignit Marney-sur-l'Ognon et Audeux, son avant-garde plus loin encore vers Dampierre. Celle-ci engagea quelques tireries sur l'Ognon, vers Etuz et Pin. Les troupes de Besançon, qui avaient des avant-postes sur ces points,

Oberst im Generalstab. Berlin 1872. 1 br. in-8° avec deux cartes. Voir page 20. Cet intéressant ouvrage a été traduit en français par le *Journal des sciences militaires*, malheureusement avec plus d'élégance dans la forme que d'exactitude dans le fond. En maints passages importants le sens du texte allemand a été complètement dénaturé.

parvinrent à couper à temps les ponts et à suspendre le passage du VII^e corps avant de se replier elles-mêmes.

Ce jour-là la jonction avec la droite commença de se faire vers Rioz, par la gauche du VII^e corps.

Mais en même temps s'ouvrit, à l'aile opposée, une lutte plus sérieuse et plus tenace. Ce furent les :

Combats de Dijon. (21, 22 et 23 janvier.)

Le 20 janvier le corps de Garibaldi, qui venait de s'augmenter de deux légions de l'Isère et de 12 pièces de siège, montait à environ 25 mille hommes, avec cinq à six batteries. Le tout était réparti en cinq brigades sous les généraux ou colonels Bossak, Menotti Garibaldi, Lobbia, Ricciotti Garibaldi et Canzio, cette dernière encore en formation. Il y avait en outre un corps d'ouvriers du génie sous les commandants Chenot et Garnier, et une sorte de garnison locale ou spéciale, aux ordres du général Pellissier, précédemment commandant de la subdivision territoriale de Lons-le-Saulnier, s'embrouillant dans les commandements garibaldiens.

Le gros occupait Dijon et les proches alentours, soit Corcelles, Talant, Fontaine, Daix, Asnières (1^{re} et 3^e brigades) du côté de l'ouest, des vallées de l'Ouche et du Val-Suzon ; Pouilly et son château du côté du nord, sur la route de Langres, et St-Apollinaire au nord-est (4^e et 5^e brigades) ; Longvic vers les chemins de fer de Lyon et de Dole, et quelques villages ou hameaux intermédiaires. Des postes plus au loin, surtout vers le nord, étaient gardés par la deuxième brigade ; quelques détachements battaient la campagne çà et là.

Plusieurs localités susmentionnées avaient été mises en état de défense ou appuyées d'ouvrages en construction, se reliant à d'autres en arrière et à des barricades et abatis aux portes de la ville, qui devaient faire du tout un vaste camp retranché. Mais ces travaux n'étaient qu'ébauchés, n'avaient d'armement que celui fourni par les batteries de campagne et de montagne des brigades, sauf les douze pièces venant d'arriver et qui avaient été réparties sur le front de l'est, en avant de Corcelles et au plateau de Bel-Air.

Malheureusement pour le général Kettler, c'est contre ce front-là, qu'il menaçait depuis quelques jours dès Sombornon, qu'il dirigea son attaque, le 21 au matin. Elle eut lieu en trois colonnes : une à droite sur Plombières, une au centre sur Daix et Fontaine, une plus à gauche sur Messigny. Vers onze heures il avait deux batteries établies au centre, sur les hauteurs d'Hauteville, qui canonnèrent vivement les positions de Talant et de Fontaine. Les batteries de ces localités répondirent de même, et tinrent les Prussiens à distance, tandis que de part et d'autre les

tirailleurs se lançaient en avant. Dès le début des mêlées, le général Bossak, un preux de l'insurrection polonaise, qui s'était bravement porté en avant, fut mortellement frappé. Les hommes n'en tinrent pas moins bien le terrain. Du renfort leur arrivait. Au premier avis le général Garibaldi, quoique souffrant, était parti de Dijon en voiture découverte, menant aux 1^{re} et 3^e brigades les meilleures troupes qu'il trouva sous la main, et laissant les autres, notamment les nouveaux venus et les mobilisés, en ville sous le général Pellissier. Arrivé à Talant, il monta à cheval et se posta sur la hauteur, à dix pas en arrière d'une des batteries, son état-major autour de lui, dirigeant de là toute l'action et donnant l'exemple de la bravoure et du sang-froid.

« On avait des hauteurs de Talant, dit son chef d'état-major, une position unique ; toutes les péripéties du combat se déroulaient à nos pieds dans la plaine, sans qu'aucun mouvement de l'ennemi ou de nos troupes pût nous échapper, et le feu des batteries ajoutait encore à l'enivrement qu'on ressent toujours sur un champ de bataille. Il y avait là un chef de pièce de la batterie de 12 au nord de Talant, qui presque à chaque coup démontait une pièce ou un caisson à l'ennemi, qui dut plus d'une fois changer ses batteries de place. On applaudissait à chaque bon coup comme si l'on avait été au théâtre.

» Enfin le feu des batteries ennemies se ralentit beaucoup, il ne tirait presque plus ses bombes que de plein fouet, et pour couvrir nos troupes de leurs éclats. Garibaldi fit alors sonner la charge, et de toutes parts, avec un entrain admirable, nos troupes s'élançèrent de Fontaine et de Talant à la fois, mais surtout de notre gauche et des hauteurs de Plombières et d'Hauteville, où on avait eu, dès le début, raison de la diversion qu'y avait tentée l'ennemi.

» La nuit se faisait déjà, et à la ligne des feux de mousqueterie qui s'éloignait de plus en plus, on voyait que l'ennemi se retirait. Bientôt, en effet, le feu cessa partout : ce jour-là encore, bien que nous eussions reçu un escadron du 3^e hussards, notre cavalerie, qui nous rendit de véritables services pendant les journées de Dijon, fut très insuffisante et nous ne fîmes qu'un nombre de prisonniers bien inférieur à celui que nous aurions dû faire.

» Toujours est-il que le champ de bataille était couvert de morts et de blessés, et que nos légions et nos compagnies italiennes perdirent un grand nombre d'officiers.

» Dans la nuit du 21 au 22, les ambulances de Daix eurent à pratiquer 65 amputations sur les blessés prussiens.

» Nous n'estimons pas à moins de 17 à 18,000 ⁽¹⁾ les troupes prussiennes engagées ce jour-là devant Talant, sans compter celles qui avaient essayé une diversion sur notre extrême gauche.

» A la nuit close, Garibaldi et le chef d'état-major regagnèrent ensemble le quartier général où les attendaient les félicitations du maire de la ville, du préfet et d'une certaine quantité de notables.

» En traversant Dijon, ils purent se rendre un compte exact de la panique qui avait gagné les habitants durant cette journée.

» Partout on rencontrait des chariots chargés de meubles et d'objets précieux ; on fuyait en toute hâte, persuadé que les Prussiens allaient rentrer en ville. » ⁽²⁾

Abstraction faite des exagérations ci-dessus, la journée fut chaude. La colonne du centre du général Kettler subit des pertes sensibles en tenant les hauteurs de Daix jusqu'à l'arrivée de la colonne de droite devant Plombières. Sur ces points les Prussiens, à la tombée de la nuit, s'emparèrent des premières positions, mais ne purent arriver jusqu'aux crêtes et durent enfin céder le terrain. A l'extrême gauche un détachement de flanqueurs sous le major Conta avait attaqué vivement le village de Messigny. Après un premier succès il avait dû battre en retraite sur Savigny-le-Sec. Les pertes totales de Kettler montaient à 536 hommes, dont 14 officiers. C'était beaucoup pour son effectif ; les résultats, y compris 500 prisonniers, ne compensaient guère un tel affaiblissement. En outre les munitions commençaient à lui manquer.

Il résolut donc de rester en expectative sur ce front de l'ouest, en attendant une colonne de munitions de la 7^e brigade, qui était annoncée, et il se cantonna le soir du 21 autour de Messigny et de Darois.

Le 22 au matin des tireries sans importance occupèrent les deux parties, tandis que les reconnaissances garibaldiennes purent constater que les Prussiens faisaient un mouvement de retraite et vers le nord qui semblait sceller la victoire de la veille. En effet le général Kettler avait renoncé à attaquer de nou-

⁽¹⁾ On sait que ce chiffre est une grave erreur du général Bordone ; elle est très flatteuse pour la brigade Kettler, qui comptait en tout 5 à 6 mille hommes, dont les deux tiers furent engagés ce jour-là. Voir *Wartensleben*, ouvrage cité, page 30.

⁽²⁾ *Garibaldi et l'armée des Vosges*. Récit officiel de la campagne avec documents et quatre cartes à l'appui, par le général Bordone, chef d'état-major de l'armée des Vosges, 1 vol. in-8^o en trois parties. Paris 1871. — Comme complément de cette publication, voir aussi : *La Guerre à Dijon*, par le lieutenant-colonel de Coynart. Paris 1873, 1 br. in-8^o. *Les Volontaires du génie dans l'Est*, par M. Jules Garnier, chef de bataillon du génie auxiliaire. Paris 1872, 1 vol. in-12.

veau par l'ouest la forte position de Fontaine-Talant ; ayant reçu les munitions attendues, il se proposait de tenter une nouvelle offensive, cette fois du côté du nord, qui offrirait peut-être plus de facilité, et au moins les mêmes avantages pour entretenir les forces de Garibaldi à Dijon, tout en assurant une meilleure ligne de retraite.

En conséquence, dans la matinée du 23, il s'établit à cheval sur la route de Til Châtel, en arrière de Bellefond et Ruffey, et s'avança en trois colonnes sur Dijon. Devant le château et le parc de Pouilly, tenus par la 4^e brigade et des fractions de la 5^e, le feu s'ouvrit et devint promptement d'une grande vivacité. Garibaldi et son état-major étaient accourus sur les hauteurs de Montmuzard, suivis de quelques renforts. Quatre batteries de position, vers St-Apollinaire, croisant leurs feux avec les pièces de Fontaine, firent de grands ravages dans les rangs prussiens. L'infanterie s'engagea de part et d'autre avec ardeur. La position de Pouilly, prise et reprise plusieurs fois, finit par rester aux deux parties. Des Prussiens tenaient les étages inférieurs du château et les Garibaldiens les étages supérieurs. La nuit mit fin au combat sans que le général Kettler ait pu se rendre maître d'un débouché sur la ville. Ses pertes étaient d'environ 700 hommes et d'un drapeau, celui du 61^e de ligne, trouvé le lendemain matin près de la fabrique de St-Martin, sous des monceaux de cadavres du 2^e bataillon de ce régiment.

Le 24 le général Kettler se replia au nord sur Marsanay, restant en observation devant Dijon, où Garibaldi recevait des félicitations de toutes parts.

Le grand patriote italien méritait certainement ces ovations pour avoir préservé la ville d'une nouvelle occupation allemande. Mais Kettler avec ses cinq bataillons n'avait pas moins bien rempli sa tâche démonstrative et facilité celle de l'armée principale en assurant ses derrières.

Retournons maintenant à cette armée, aux environs de Besançon.

Le 22 janvier le gros de Manteuffel se concentra près du Doubs, sur les deux rives, avec l'intention de faire couper au plus tôt le chemin de fer de Besançon à Lons-le-Saulnier. Le II^e corps porta son avant-garde jusqu'au Deschaux et plus loin sur la route de Poligny, mais pas encore jusqu'au chemin de fer même ; elle trouva intacts les ponts de la Clange, de la Loue, de l'Orain. Le VII^e corps occupa, par son avant-garde, St-Vit, Dampierre et poussa des reconnaissances vers Quingey, menaçant déjà le chemin de fer, au prix de quelques escarmouches.

Le 23 le II^e corps lança son avant-garde autour de Vaudrey,

puis vers Arbois et Poligny ; elle rencontra dans les bois de forts détachements d'infanterie qui ne lui permirent pas d'atteindre ces localités. Derrière elle le gros se concentra autour de Dole, ayant la brigade combinée Knesebeck (précédemment Dannenberg) plus en arrière jusqu'à Gray, pour couvrir la ligne d'étapes. Le VII^e corps porta sa 15^e division sur Byans, Abbans, Quingey, qu'elle occupa, non sans quelques vifs engagements. La 14^e division resta à cheval sur le Doubs, face à Besançon, vers Boutelle, St-Wit, Dampierre ; elle soutint des canonnades contre les troupes de Besançon pendant toute l'après-midi. Quelques reconnaissances furent lancées de Quingey vers Ornans et Amancey. Ce même jour le général Werder avait repris plus vigoureusement l'offensive par ordre du général Manteuffel, et ce dernier avait établi son quartier général à Dole. (A suivre.)

**MANŒUVRES DE LA 26^e DIVISION ALLEMANDE (wurtembergeoise),
XIII^e CORPS, EN 1874.**

*Rapport au Département militaire fédéral, par A. MELLY,
capitaine aux guides. (Fin.)*

Le général de la division fait alors relire les dispositions générales, puis demande à chacun des commandants, corps wurtembergeois et ennemis, quelles ont été leurs dispositions spéciales ; lorsqu'ils ont exposé leurs idées et la manière dont ils les ont exécutées, le général prend la parole pour la critique. Voici les différents points sur lesquels porta la critique du général :

« Je suis assez satisfait de la manière dont Messieurs les commandants des deux corps adversaires ont interprété mes dispositions générales ; la réussite complète de mon plan en est la meilleure preuve. Je commencerai par dire que malgré ma recommandation, les troupes ont été mises trop tôt sur pied, je rappelle encore spécialement que je ne veux pas que les chefs fassent mettre le sac et porter le fusil à l'infanterie, ni monter à cheval la cavalerie et l'artillerie avant que cela soit absolument nécessaire. Les mouvements d'ensemble ont été parfaitement exécutés, j'en fais mon compliment à qui de droit. Je désire que dorénavant l'artillerie tire un coup de canon au moins par batterie chaque fois qu'elle prend une nouvelle position ; je sais que le ministère s'est montré très avare de munitions, mais ce n'est souvent que par le feu d'une batterie que l'on peut se douter de sa présence et s'assurer de la bonté de sa position. Puisque j'en suis à l'artillerie, je ferai observer que les soutiens ne sont pas toujours à leur place, c'est-à-dire à droite ou à gauche en arrière de la batterie, et non pas droit derrière, ce que j'ai remarqué aujourd'hui, et qui est souvent gênant quand une batterie doit subitement battre en retraite. Prière aussi à MM. les colonels et chefs de bataillons de ne pas passer derrière l'artillerie à moins de 500 pas, cela dans le même but ; je ne saurais assez recommander cela, vu que l'artillerie doit toujours avoir ses mouvements libres. J'ajouterai une observation à

FIN DE LA CAMPAGNE DE L'EST.

